

Traduction de
Guy-François DELAPORTE

TRAITÉ DE L'INTERPRÉTATION D'ARISTOTE

Commentaire de Thomas d'Aquin
(Complément de Thomas de Vio dit Cajétan)



Série Bibliothèque

L'Harmattan

OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

GUY-FRANÇOIS DELAPORTE

TRAITÉ DE L'INTERPRÉTATION D'ARISTOTE

COMMENTAIRE DE THOMAS D'AQUIN

(*COMPLÉMENT DE THOMAS DE VIO DIT CAJÉTAN*)

L'HARMATTAN

Du même auteur

Aux éditions de L'Harmattan :

Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le Traité de l'âme d'Aristote – 1999

Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le Traité de la Démonstration d'Aristote – 2005

Physiques d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin, Traduction Tomes I et II – 2008

Métaphysique d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin, Traduction Tomes I et II – 2012

Seconds Analytiques d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin, Traduction – 2014

Autre éditeur :

Saint Thomas pour l'an 2000 – éd. Résiac – Montsûrs 1997

Sur internet :

« Grand Portail Thomas d'Aquin » - www.thomas-d-aquin.com

**GUIDE DE LECTURE DU
TRAITÉ DE L'INTERPRÉTATION D'ARISTOTE**

But du traité

La finalité ultime du *Traité de l'Interprétation*¹ n'est pas évidente à saisir. Aristote a cherché, semble-t-il, une méthode qui lui permette de formuler une alternative dont un des deux membres, et lui seul, énonce le vrai à coup sûr ; on ignore cependant encore lequel, car il faudra attendre la démonstration pour trancher. Ainsi, il suffit, à cette étape de la logique, de parvenir à la certitude que la vérité est présente dans un des membres pour vouloir entreprendre de le repérer.

Construire une telle problématique est loin d'être aisé dans la plupart des échanges. Seule la confrontation de deux propositions véritablement contradictoires permet l'assurance du vrai chez l'une et du faux chez l'autre. Mais dans la pratique, beaucoup de discussions tournent court – ou bien n'en finissent pas – car les deux thèses en conflit ne sont pas vraiment opposées. Elles peuvent dès lors être toutes les deux vraies ou toutes les deux fausses, ou alternativement tantôt vraies et tantôt fausses.

Un débat comme par exemple : « Le capitalisme permet la justice économique optimale / non, le capitalisme est l'exploitation de l'homme par l'homme² » connaît des embrasements périodiques depuis près de deux siècles, et n'offre aucune chance de conclusion car il n'y a pas d'opposition véritable. Les deux parties peuvent être vraies ensemble ou alternativement, voire fausses toutes les deux. On pourrait porter le même jugement sur « l'existence ou non d'une philosophie chrétienne »³. Pour cerner le vrai, il faut d'abord reformuler la question dans toute sa rigueur. C'est à quoi Aristote s'emploie dans ce travail.

Nous devons donc nous y attendre, ce traité, comme tout l'*Organon* dont il fait partie, est entièrement tendu vers la recherche de la vérité et de la certitude. Ignorer cet objectif au profit de la seule cohérence formelle, comme trop souvent dans les développements classiques et contemporains de la logique⁴, c'est se condamner à l'artifice infini et vide. Sans la perspective de la vérité, la logique, telle un canard décapité, détail dans tous les sens avant de s'affaler.

¹ Appelé aussi parfois *Peryermenias* ou *Peri Hermeneias*, par latinisation du titre grec.

² Adam Smith contre Karl Marx.

³ Voir l'article *Existe-t-il une philosophie chrétienne ?* <http://www.thomas-d-aquin.com/page-articles-29.html>.

⁴ Voir le Guide de lecture de notre traduction *Seconds analytiques d'Aristote*, Commentaire de Thomas d'Aquin, L'Harmattan, 2015. Pp. 20 et sq.

Interpréter la vérité

Pour atteindre ce but, Aristote devait tout d'abord établir le lien entre logique et vérité. Or, celui-ci est à double détente. Formuler le vrai exige non seulement que la pensée soit conforme à la réalité extérieure, mais encore que le discours l'exprime – l'interprète – adéquatement :

« La vérité n'est rien d'autre que de dire être ce qui est ou n'être pas ce qui n'est pas, alors que le faux consiste à dire être ce qui n'est pas ou ne pas être ce qui est »⁵

L'expression "dire être ce qui est" est plus complexe qu'il n'y paraît. Elle synthétise en raccourci les deux étapes évoquées. "Dire être ...", tout d'abord, c'est exprimer extérieurement ce que l'intelligence pense intérieurement de telle ou telle chose. C'est, par exemple, prononcer à haute voix (ou écrire, ou même formuler en soi-même) : "cette planète est bleue", parce que nous jugeons mentalement être bleue la planète que nous observons. Puis le deuxième membre de l'expression : "... être ce qui est", signifie penser adéquatement le réel ; c'est juger qu'une planète est bleue alors qu'elle est effectivement bleue dans la réalité.

1- Art et nature

Or, nous voyons que les deux démarches sont d'essence fort différente. La dernière est toute naturelle, du moins en son essor. Notre intelligence pense comme malgré nous, de même que nos poumons respirent ou notre cœur bat sans permission. Elle juge spontanément, dans un premier élan, de la nature des choses et de leurs relations, même si par la suite, sa liberté lui permet de revenir volontairement sur ce verdict pour le préciser ou le modifier au besoin (c'est alors que l'intelligence l'emporte sur les organes vitaux). Comme toute opération naturelle, l'œuvre de l'esprit est l'objet d'une science dont Aristote offre les prémisses dans son *Traité de l'Âme*. Ce n'est donc pas cette opération qui intéresse en propre la logique, bien qu'elle y plonge ses racines.

⁵ L I, l 11, n° 149 ; *Commentaire de la Métaphysique*, L IV, l 17, n° 740. Lorsque nous citons le commentaire de Thomas d'Aquin sur *l'Interprétation*, nous indiquons le livre par L, la leçon par l, et le n° de l'édition Marietti ; lorsque nous citons le texte d'Aristote, nous indiquons le chapitre par ch. et la numérotation Bekker. Lorsque nous citons un autre ouvrage de Thomas d'Aquin ou d'Aristote, la convention est la même, mais nous ajoutons le titre de l'œuvre.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

La première démarche, en revanche, parce qu'elle révèle au grand jour le contenu de l'intellect, est l'objet propre de l'étude logique. Mais cette opération est porteuse d'un phénomène mystérieux : le passage en biseau du naturel à l'artificiel. Le langage est, en effet, forgé par l'homme. Autant de civilisations, autant de langues, alors que la pensée est commune à tout le genre humain, puisque tous les hommes ont la même nature. Tous pensent la même chose de la planète bleue, du moins dans les généralités, mais combien cette planète suscite-t-elle de discours inaudibles pour autrui suivant les pays et les époques ?

Même lorsqu'il outrage la nature, l'art⁶ lui est encore redevable, car c'est la connaissance qui est à l'origine de l'activité artistique ; or, elle nous vient tout entière de la perception sensible des réalités naturelles. Nul ne peut inventer un objet pour lequel il ne se serait pas inspiré de la nature d'une manière ou d'une autre, soit dans sa composition, soit dans son processus, soit dans quelque autre aspect. Imaginer, par exemple, un personnage de science-fiction sans corps, ni membre, ni locomotion, ni sensation, ni intelligence, ni communication, ni rien de ce que nous avons peu ou prou expérimenté de la nature humaine, est un exercice absolument impossible. Ou, tout simplement, imaginer une couleur que l'on n'ait jamais vue.

En revanche, lorsqu'il s'appuie sur la nature, l'art a le pouvoir de la transcender presque à l'infini pour servir ses projets :

« Pour faire œuvre naturelle, l'art procéderait comme la nature, et inversement, la nature produirait des objets artificiels comme le ferait l'art lui-même. Mais la nature ne porte jamais un artefact à son achèvement. Elle se borne à en préparer certains principes et à en illustrer la méthode. Parallèlement, l'artiste peut observer les œuvres de la nature et s'en inspirer pour la sienne propre, il ne peut cependant réaliser entièrement un être naturel.⁷ »

Là résident toute la grandeur mais aussi les limites des cultures et des civilisations. Notre monde dont la technicité ne fut jamais aussi triomphante qu'aujourd'hui, mesure la vérité des propos d'Aristote à l'aune de son angoisse écologique.

⁶ "Art" doit s'entendre ici comme synonyme d'industrie humaine en général, et non pas des seuls "Beaux-Arts".

⁷ Commentaire de la Politique, Prohème, n°2.

Interpréter la vérité

2- Langage et nature

Cette dialectique de l'artificiel et du naturel bat son plein dans la formation du langage. Côté nature, l'intelligence éprouve le besoin endogène impérieux de vocaliser pour reconnaître et communiquer :

« 19 Et Yahweh Dieu, qui avait formé du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et pour que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme.

20 Et l'homme donna des noms à tous les animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs.⁸ »

Passage symbolique de *La Genèse*, ici dans la version Crampon. L'ancienne Vulgate semble ajouter qu'Adam nomma les animaux en fonction de lui-même, puisque son propre patronyme signifiait "Le Vivant". Il a ainsi façonné la première nomenclature de l'histoire des hommes pour répondre aux exigences de la vie de l'esprit. Nommer à la suite d'une conception est comme un réflexe irrépressible. L'intelligence se fixe alors pour comprendre explicitement ce qu'elle a d'abord compris inconsciemment.

Car l'esprit humain est devant un paradoxe : il ne jouit d'aucune saisie intellectuelle directe du monde extérieur, mais est entièrement dépendant de ce que lui présentent les sens pour établir son propre savoir. Or, ceux-ci sont configurés pour percevoir les aspects matériels des choses. Mais dans l'hypothèse où, comme le veulent Aristote et Thomas d'Aquin, l'esprit est sans matière, il est dès lors imperceptible aux sens, et par conséquent inconnaissable à lui-même en direct. Si donc l'âme n'éprouvait pas ce besoin naturel incoercible de verbaliser son opération, elle ne pourrait jamais prendre conscience de ses connaissances. Dans son *Traité de l'Âme*, Aristote écrit que "la voix est comme le timbre de l'âme", car ce n'est pas le corps, en vérité, mais l'âme qui fait vibrer les cordes vocales à travers le souffle⁹. Or, vocaliser, c'est rendre audible, donc accessible à la perception et de ce fait, à l'intelligence (même si ce processus de verbalisation reste intérieur, sans proférer de son extérieur).

⁸ *Genèse* 2:19-20.

⁹ « La voix est une percussion de l'air respiré dans le larynx, provoquée par l'âme » *Commentaire du Traité de l'Âme*, L 2, ch. 18, n° 476.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

C'est par ce détour que cette dernière prend connaissance de son objet, et parvient par voie de traverse à la connaissance d'elle-même. La verbalisation révèle le mystère du lien entre l'esprit à la matière.

L'abondance et la justesse du vocabulaire sont donc un puissant soutien de la réflexion, car la précision du discours articulé conditionne la clarté de l'esprit. Plus le verbe est riche, plus la culture qui le porte est brillante, et réciproquement. En héritant sa langue maternelle des parents, l'enfant reçoit des siècles et des millénaires d'intelligence sédimentée. Rien de plus efficace, en revanche, pour abrutir un peuple que de ruiner sa langue. L'intelligence doit donc se munir d'un arsenal de termes qui expriment chacun de ses concepts pour permettre de structurer et enrichir sa cogitation.

C'est pourquoi nous devons interroger Boileau qui affirme : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément »¹⁰, ainsi que Flaubert : « Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée »¹¹.

Sans doute est-ce vrai de la littérature, mais il n'en va pas toujours ainsi dans la réflexion philosophique. Bien souvent au contraire, la pensée se clarifie lorsqu'après hésitation, nous trouvons enfin le mot juste, celui qui porte le bon concept. « Voilà, c'est cela que je veux dire ! » lorsque surgit cette exclamation, l'esprit vient de s'illuminer d'après le témoignage du vocabulaire. Il arrive souvent à Aristote, en effet, de donner un nom précis pour indiquer une réalité demeurée insaisissable dans son essence. Ainsi d'"ousia" (substance) ou de "*nous poiètikon*" (intellect agent). Ce n'est plus l'idée claire qui suggère le mot juste, mais à l'inverse le mot juste qui met sur la voie de l'idée.

L'exemple le plus frappant est sans conteste "*noësis noëseôs*"¹² (Intelligence s'intelligent) par lequel Aristote tente de qualifier au mieux l'essence même de Dieu. Cette construction verbale, pour conforme qu'elle soit à la grammaire, demeure néanmoins incompréhensible en son fond, y compris pour son auteur, n'en doutons pas. Contrairement à une première impression, elle ne veut pas signifier un esprit doté d'une faculté d'intelligence et qui se prendrait lui-même pour objet

¹⁰ Boileau, *Art poétique*, Chant I, v. 147-207.

¹¹ Flaubert, *Correspondance*.

¹² *Métaphysique*, L Λ, ch. 9, 1074b34.

Interpréter la vérité

d'intellection. Car en posant une substance : l'esprit, douée d'une faculté : l'intelligence, qui exerce une opération : l'intellection, on détruit l'absolue simplicité de la substance immatérielle ; Aristote est formel sur ce point. Il faut donc la saisir comme une substance en acte dont la nature même est l'acte d'intellection. Non pas une substance intelligente, mais un acte d'intellection substantifié, absolument identifié à son objet qui n'est autre que lui-même. Ainsi sont respectées les exigences d'unité pure et de plein pouvoir d'action dépourvu de toute potentialité.

Pourtant, personne ne peut concevoir clairement un tel être ; c'est néanmoins à cette conclusion que porte irrésistiblement la réflexion d'Aristote. En la formulant, il livre le vocabulaire qui doit permettre une méditation toujours en progrès. Le Philosophe sait que c'est en ces termes qu'il faut dire l'essence de Dieu. Ici l'expression à jamais précisée devient le support d'une clarification conceptuelle jamais achevée, et non l'inverse.

3- Langage et art

Côté art, la Genèse précise que Dieu voulut voir comment Adam s'y prendrait, car rien n'était joué d'avance. Cette nomination fut le don libre du premier homme, répondant à son aspiration innée à désigner par la voix. Le premier langage a-t-il été voisin de l'onomatopée ou bien déjà totalement arbitraire ? Les linguistes dispersent leurs réponses sur une longue bande entre ces deux extrêmes.

Si l'on s'en tient à ses propos de tout à l'heure, Aristote positionnerait sans doute les langues et leur évolution à proximité du simple cri au départ, mais déjà construites, et les ferait s'éloigner vers des conventions de plus en plus élaborées au cours de leur histoire, sans toutefois jamais se défaire de leur motif naturel.

Sans doute la distance entre la signification et l'étymologie¹³ d'un nom est-elle un indice de l'emprise croissante de la convention sur la nature. On se souvient de la canicule meurtrière de 2003, mais combien seraient surpris d'apprendre que "canicule" fut formé à partir de "chien" en passant par une constellation ? Le sens de ce mot est devenu très étranger à sa construction d'origine et c'est la marque de l'évolution constante du langage vers l'arbitraire pur. Au point que périodiquement, les hommes éprouvent le besoin de consolider l'état de leur langue. La fondation de

¹³ Thomas d'Aquin parle d'"imposition" des termes.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

l'Académie Française par Louis XIII, son travail de normalisation de la grammaire et du vocabulaire et la tenue de son dictionnaire jusqu'à nos jours, en sont un des exemples les plus illustres. Bien auparavant, cependant, les grammairiens alexandrins avaient déjà entrepris une œuvre comparable au service de la langue grecque.

4- Conclusion

L'intelligence est donc dans le vrai lorsque sa pensée est conforme à la réalité des choses. Telle est l'étape initiale du processus évoqué plus haut. Cela se fait d'abord naturellement et inconsciemment (comme la respiration ou les battements cardiaques), car ce sont les choses mêmes qui viennent imprimer leur essence en l'âme qui les reçoit. C'est la planète qui offre d'elle-même sa couleur bleue au regard et à l'intelligence de l'observateur. À cette étape, l'intelligence ne se trompe jamais, car elle demeure entièrement passive ; l'erreur ne peut commencer à s'immiscer qu'au moment où la personne cherche les termes pour exprimer sa vision : "cette planète est bleue".

Ceci prévient un doute : pourquoi Aristote attend-il le deuxième titre de l'*Organon* pour aborder l'étude de la vérité alors qu'elle est l'objectif commun de toute la logique ? La raison en est que l'ouvrage intitulé *Catégories*, qui ouvre la série, considère précisément le moment initial de la connaissance. Le terme juridique grec "*Catègorein*", signifie "formuler un chef d'accusation", ce qui se fait par concrétisation progressive. D'abord, le caractère générique d'illégalité, sans lequel il n'y a pas de procès ; la justice des États-Unis, par exemple, repose sur un choix fondamental : plaider la culpabilité ou l'innocence. Puis il faut qualifier l'infraction : est-ce une contravention, un délit ou un crime ? En cas de crime, est-il volontaire ou non ? Avec ou sans circonstances atténuantes ? etc. On progresse ainsi de l'universel quasi certain mais trop général pour permettre un verdict, vers des spécifications d'autant plus contestables qu'elles sont plus précises. C'est tout le jeu des avocats.

En logique, le sens de ce terme peut s'entendre comme "donner une qualification globale". L'objectif du traité des *Catégories*, est, en effet, de réduire chaque concept que l'esprit peut former à l'un ou l'autre des dix genres fondamentaux d'être (substance, quantité, qualité, action, passion,

Interpréter la vérité

lieu, temps, situation, avoir et relation¹⁴), afin d'obtenir une première connaissance très certaine mais encore indistincte, de l'essence des choses et des caractéristiques examinées. Il est très certain, par exemple que la planète qui paraît à nos yeux, se réduit tout d'abord au concept premier et très général de substance (c'est-à-dire chose, objet, voire "truc"...) à défaut d'être plus riche de contenu ; il est non moins assuré que le bleu qu'on lui attribue se rattache à la notion indistincte de qualité. Ce livre des *Catégories* pose donc déjà la question de la certitude, mais pas encore celui de la vérité. Ou plutôt, pas encore celui de l'erreur, car on pourrait soutenir que dans l'œuvre de catégorisation, l'intelligence est naturellement dans le vrai.

Lorsque l'esprit pense "planète", ou "bleu", de façon simple et sans rien ajouter, il se situe en amont de la vérité et de l'erreur. Mais dès qu'il veut "dire être ce qui est", dès qu'il veut affirmer : "cette planète est bleue", son discours devient alors inexorablement vrai ou faux. C'est dans la composition de plusieurs notions en une phrase complexe que s'introduit la possibilité d'erreur. Nous sommes parvenus à la deuxième étape du processus : la logique atteint le vrai lorsque l'expression verbale est conforme au contenu de l'intelligence. Elle tombe dans l'erreur dans le cas contraire. C'est tout l'objet du *Traité de l'Interprétation*.

Saint Thomas, à la suite d'Aristote, cristallise ce double processus dans le vocabulaire :

« Il faut être attentif au fait que l'écrit est qualifié de note, autrement dit de signe de l'oral, et qu'il en va de même de ce dernier pour les états d'âme, tandis que ces états sont dits similitudes des choses qui ne sont connues de l'âme que par la présence de leur semblable dans la sensibilité ou l'intelligence »¹⁵

Les sons de voix sont les "signes" des états d'âme, tandis que les états d'âme sont les "similitudes" des choses. La différence des termes est en elle-même porteuse d'enseignement. Similitude vient de l'adverbe latin *semel* qui veut dire "une seule fois" ; la similitude est une seule chose avec ce dont elle est la similitude, à savoir la forme des êtres. Pour saint

¹⁴ Liste du traité des *Catégories*.

¹⁵ L I, 12, n° 19.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

Thomas, c'est la même forme qui à la fois informe la réalité et informe l'intelligence :

« L'objet de l'intelligence est la spécificité des choses, qui n'est pas séparée de la réalité, comme le posèrent les platoniciens »¹⁶.

La proposition principale de cette citation est signée aussi bien par Aristote que par Platon, c'est une seule et même chose, la "spécificité" (Platon parlerait d'"idée"), qui informe à la fois la réalité et l'intelligence. La proposition relative marque pour sa part, la différence entre les deux penseurs (car Aristote demeure redevable envers Platon pour une grande part ; il est platonicien, dirons-nous, pour le genre et aristotélicien pour la différence). Voilà pourquoi la connaissance est d'abord un processus naturel, presque biologique, indépendant de la volonté humaine. La réalité vient s'imprégner dans l'âme en l'informant de sa propre forme.

Signe, en revanche, dérive du verbe grec *stizô*, qui signifie "tatouer", "marquer au fer", et qui a aussi donné "stigmaté". Un signe est un symbole de reconnaissance conventionnel parlant uniquement à qui l'a appris. Le propriétaire d'un cheptel marque ses bêtes pour signifier sa possession à tous les autres éleveurs. Pour le profane non initié, cependant, ce tatouage n'a aucun sens. C'est un dessin, ce n'est pas un signe. Contrairement à la similitude, le signe ne fait pas un avec l'objet qu'il signifie, mais le désigne de façon purement artificielle à celui qui est capable de le comprendre.

Tout l'effort des déchiffreurs d'écritures inconnues, par exemple, consiste précisément à redonner aux graphismes qu'ils observent, leur valeur de signe arbitraire, en s'appuyant sur la certitude que ces dessins encore incompréhensibles pour eux sont toutefois destinés à exprimer des états d'âmes naturels qu'ils ont déjà vécu et partagé avec la plupart des autres hommes. C'est à ce prix qu'ils osent se lancer dans l'aventure. Sans pareille évidence de départ, nul ne chercherait à décrypter un texte dont il ignorerait le code.

Loin d'être naturel, le signe est volontairement construit pour lui faire dire artificiellement ce qu'il ne représente pas ou mal par sa forme. C'est pourquoi l'intelligence devait mettre au point une méthode

¹⁶ Commentaire du Traité de l'Âme, L 3, ch. 8, n° 716.

Interpréter la vérité

d'“interprétation” qui garantisse que l'art des signes rende correctement compte de la nature des états d'âme, et donc finalement, de la réalité extérieure. Tel est l'enjeu de la poursuite de la vérité.

Structure de l'ouvrage

1- Mode compositif

L'*Organon* est construit selon un mode compositif¹⁷. Celui-ci consiste à partir des éléments pour composer progressivement le tout, partie après partie. Aristote commence donc par étudier la brique élémentaire de l'édifice : la notion. C'est l'objet d'étude du traité des *Catégories*, avon-nous dit. Il poursuit en cherchant à composer en une énonciation ces briques, rebaptisées nom et verbe, dans le *Traité de l'Interprétation* qui nous préoccupe ici. Il assemble enfin ces énonciations, renommées propositions ou prémisses et conclusion (où le nom et le verbe sont appelés termes) dans un syllogisme, domaine de réflexion des *Analytiques* aussi bien que des *Topiques*.

Le *Traité de l'Interprétation* est, lui aussi, partiellement bâti sur ce mode compositif. Il commence par les éléments matériels du discours parmi lesquels le nom et le verbe, et poursuit avec les composants formels, dont l'énonciation est une espèce. On retrouve encore ce mode compositif en passant du premier au second livre¹⁸. Aristote traite d'abord de l'énonciation élémentaire, résultant d'une association réduite au nom et au verbe, puis étudie les évolutions à chaque fois qu'on lui insère une locution supplémentaire. Cette façon de procéder convient à la recherche et à la construction d'une méthode ou d'un savoir-faire.

L'énonciation est donc le cœur du sujet du *Traité de l'Interprétation*. C'est elle qui formule un discours vrai ou faux, signe de l'intellection complexe de l'intelligence (la seconde opération qu'Aristote définit dans son *Traité de l'Âme*). Sa forme la plus simple, qui sert de noyau à la construction d'expressions plus riches, se résume à la composition d'un nom et d'un verbe.

¹⁷ *Commentaire de l'Éthique à Nicomaque*, L 1, l 3, n° 4 « Il est nécessaire qu'une science opérative procède par mode compositif, au contraire d'une science spéculative qui doit procéder par mode résolutif, en réduisant le composé en ses principes élémentaires ». Autrement dit, le mode compositif consiste à l'inverse à assembler les principes élémentaires en un tout complexe.

¹⁸ La division de l'ouvrage en deux livres date de Boèce, le livre I allant des chapitres 1 à 9 et le livre II des chapitres 10 à 14 ; auparavant, tant le texte d'Aristote que les commentaires grecs ne connaissaient qu'un seul livre en 14 chapitres. Le XIXe siècle est revenu à la construction en un seul livre.

Structure de l'ouvrage

2- Plan de l'ouvrage

Le *Traité de l'Interprétation* se divise en deux parties, la première consacrée à l'énonciation simple et la seconde à l'énonciation complexe. Il se structure de la façon suivante :

Première partie : L'énonciation simple

- 1- *Logique et vérité* (ch. 1)
- 2- *Les principes de l'énonciation* (ch. 2 à 4)
- 3- *Définition de l'énonciation* (ch. 5)
- 4- *Divisions de l'énonciation* (ch. 6 à 8)
- 5- *Propositions singulières contingentes futures* (ch. 9)

Seconde partie : L'énonciation complexe

- 1- *L'ajout d'une négation infinie* (ch. 10)
- 2- *L'ajout d'un élément brisant l'unité d'énonciation* (ch. 11)
- 3- *Les énonciations modales* (ch. 12 et 13)
- 4- *Opposition entre énonciations complexes* (ch. 14)

Le commentaire de saint Thomas puis celui de Cajetan se calquent bien évidemment sur ce même schéma. À la suite des commentateurs latins, saint Thomas reconnaît en ces deux parties deux livres distincts. Il commente le premier en son entier, et une partie du chapitre 10 d'Aristote. Cajetan prend la suite jusqu'à la fin du traité.

Composition de l'énonciation

Nous abordons désormais le contenu technique de l'ouvrage ; nous passerons plus rapidement sur certains points déjà largement étudiés ailleurs, pour prendre le temps d'insister sur quelques autres, dignes à nos yeux d'être approfondis.

Le début de l'ouvrage, en abordant la question du nom et du verbe, ainsi que des noms composés, pourrait faire penser à un précis de grammaire. Il n'en est rien. Ces membres de la phrase sont considérés parce qu'ils sont significatifs de réalités extérieures à l'intelligence, et non pour leur construction conventionnelle. C'est pourquoi Aristote néglige les conjonctions et autres termes linguistiques qui n'ont de sens que dans leur liaison avec les précédents, c'est-à-dire au sein même du langage, sans portée au-delà. La logique nomme "catégorèmes" les premiers et "syncatégorème" les seconds. Elle ne s'intéresse qu'aux premiers (du moins la logique aristotélicienne), encore une fois parce qu'eux seuls possèdent en eux-mêmes un sens absolu.

1- Le nom

Le nom est un son de voix significatif par convention, intemporel et indivisible. Aristote commence par distinguer le son de voix des autres sonorités, parce qu'il est émis par un animal doté de cordes vocales. D'autres animaux, privés de cet organe, peuvent aussi communiquer, mais cela ne se fera pas par son de voix. Il ajoute "significatif" pour exclure les bruits de gorge dénués de sens ; puis "par convention" pour le différencier des langages naturels que les bêtes et même l'homme pratiquent en de nombreuses circonstances ; "intemporel" ensuite, parce qu'il indique un état substantiel ou accidentel, abstraction faite de tout changement ; "indivisible" enfin, parce qu'il n'est significatif qu'en son entier et non dans ses syllabes.

Il faut ensuite distinguer le nom des autres sons de voix conventionnels mais non significatifs en eux-mêmes. Nous voulons parler des mots de liaison comme les prépositions et conjonctions, que nous avons appelés syncatégorèmes ; ils intéressent davantage le grammairien car ils n'ont d'autre raison d'être que d'articuler entre eux des mots significatifs par eux-mêmes pour constituer une phrase. Il faut aussi se demander pourquoi Aristote commence par le son de voix et non par le verbe mental (sans confondre le terme "verbe" employé ici au sens de discours intérieur, avec le même terme tel qu'Aristote l'étudie comme partie

Composition de l'énonciation

significative de la phrase et que la grammaire nomme verbe). Saint Thomas l'explique de la façon suivante :

« Puisque le verbe extérieur est sensible, il nous est plus connu que le verbe intérieur quant à l'attribution du nom. Aussi le verbe vocal est-il appelé verbe avant le verbe intérieur, quoique le verbe intérieur soit naturellement antérieur, puisqu'il est la cause à la fois efficiente et finale du verbe extérieur.¹⁹ »

Ainsi, parmi les termes simples, seuls le nom et le verbe "interprètent" l'intelligence, c'est-à-dire formulent de façon normée ce qu'elle connaît.

2- Le verbe

Le verbe, quant à lui, signifie l'action ou la passion et connote par conséquent le temps. Parce qu'il est significatif, il est aussi qualifié de nom. "Nom" possède, en effet, deux sens. Au sens large, il désigne tout vocable simple, significatif par convention, et englobe aussi bien le verbe que le nom. Au sens strict, il indique un terme significatif par convention, abstraction faite du mouvement et du temps. Cet usage restreint de "nom" ne convient plus au verbe. "La marche", par exemple, désigne une action, mais de façon intemporelle sous forme d'abstraction ; il s'agit donc d'un nom. L'action, écrit saint Thomas, est alors comme chosifiée²⁰. "Marcher", en revanche, ou "je marche" indique une action s'effectuant, avec la durée qui s'y attache.

Comme l'action et la passion sont des accidents qui n'existent pas en eux-mêmes, indépendamment d'un sujet dont ils sont l'émanation, le verbe est toujours du côté de l'attribut (sauf parfois, à l'infinitif, il peut être sujet, et s'assimiler alors à un nom, tout en continuant de désigner une action et connoter un temps indéterminé). Prononcer isolément un verbe conjugué met l'intelligence davantage en suspens qu'un nom ; il appelle au rattachement à un sujet dans une énonciation. Proférer "est bleue", par exemple, laisse plus insatisfait que de dire "cette planète". Certes, tous les deux ont un sens plénier en eux-mêmes, et c'est pour cela qu'ils sont dits l'un et l'autre "nom" et "interprétation" ; certes encore, chacun appelle l'autre en complément pour combler le besoin de

¹⁹ *Question disputée De Veritate* q 4 a 1, c.

²⁰ L I, 15, n° 56.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

compréhension ; mais on peut pressentir que le premier – le verbe – est plus dépendant et réclame davantage son complément – le nom – que le nom ne réclame le verbe.

Le verbe est donc la marque formelle d'une prédication. Un groupe prédicat peut comporter plus de termes que le seul verbe, mais ce dernier peut suffire en lui-même et jamais une prédication ne peut se dispenser de verbe (ne serait-ce que sous-entendu). Néanmoins, si la simple prédication d'un verbe à un sujet suffit à exprimer le vrai ou le faux contenu dans l'intelligence, le verbe, pris isolément, est impuissant à notifier l'inhérence ou l'existence du prédicat dans un sujet. Aristote s'empresse, en effet, de préciser :

[Le verbe] « signifie bien une chose déterminée (en effet, le locuteur arrête le mouvement de pensée et l'auditeur s'est mis en repos), mais il ne signifie pas encore si cette chose est ou n'est pas »²¹.

Il prend pour exemple le verbe “être” lui-même, et le cas ne manque pas d'intérêt. Cela rappelle, tout d'abord, une évidence : être est un verbe et signifie donc une action ou une passion temporalisée et non un état abstrait intemporel, puisque telle est la définition du verbe²². Aristote choisit cet exemple à dessein, parce que, nous dit saint Thomas, c'est lui qui fait le plus entendre le besoin de composition. “Est”, prononcé seul, suscite la question “qui est ?” et tous les autres verbes le sous-entendent, car “court”, par exemple, équivaut à “est courant”. L'expression “est courant”, ou toute autre de ce type, montre d'ailleurs à l'évidence que c'est le verbe “est” qui marque l'actualité temporelle de l'action et son effectivité, tandis que “courant” précise la nature de celle-ci, son essence abstraite.

Si être n'exprimait pas une réalité concrète, écrit Thomas d'Aquin, mais notifiât seulement une liaison, ce ne serait ni un nom ni un verbe, mais une simple conjonction, un syncatégorème que les logiciens appellent

²¹ Ch. 3, 16b20-23.

²² Même si la grammaire française qualifie le verbe être de verbe d'état, par opposition aux verbes d'action. Cela entretient une confusion aisément décelable dans les verbes comme “devenir”, ou “demeurer”, eux aussi qualifiés de verbes d'état avec ce qu'état comporte d'intemporel et d'immuable, alors qu'ils expriment manifestement une action ou une passion se déroulant dans le temps.

Composition de l'énonciation

volontiers “copule”²³. Or, il n'en est rien, l'acception principale et essentielle du verbe être est d'être “l'actualité” de toute forme et de tout acte. Pris dans l'absolu, “est” signifie “être en acte”, c'est-à-dire “être effectivement”, “être en train d'être”, “s'adonner à être” ; telle est l'action désignée par ce verbe, car « l'acte [ou la forme] est l'exister même de la chose »²⁴.

« “Est”, dit absolument, signifie être en acte ; c'est pourquoi il signifie à la manière du verbe. L'actualité que signifie principalement le verbe “est”, est communément l'actualité de toute forme ou de tout acte substantiel ou accidentel. Lorsque nous voulons signifier que n'importe quelle forme ou n'importe quel acte est actuellement inhérent à un sujet, nous le signifions par le verbe est »²⁵

L'activité première de la forme, c'est de faire être ; comme le répète souvent Thomas d'Aquin : « La forme donne d'être »²⁶. Mais ni lui, ni Aristote ne pouvaient soupçonner la tempête métaphysique que lèverait cette définition parmi les néothomistes du XX^e siècle. Il semble bien cependant que la confusion souvent présente en ce courant de pensée tienne en grande partie de l'oubli du fait qu'être soit un verbe, destiné à signifier une action. Presque tous ont voulu faire de l'infinitif *esse* un nom abstrait et intemporel, un acte et même le premier des actes, et non plus *l'actualité* de tout acte ; ils traduisent *esse* par “l'être” et non par “être” sans article (comme l'exigerait une traduction technique d'un verbe latin, en dehors de toute considération philosophique, comme un latiniste traduit *ambulare* par “marcher” et non par “le marcher”), et souvent, ils lui attribuent une majuscule. Parfois même, ils conservent le mot latin *esse*, en

23 Les grammairiens français parlent d’“auxiliaire”, ce qui contribue à nouveau à entretenir la confusion, car au fond, dans une expression comme “le coureur est essoufflé”, c’est “être” qui dit l’essentiel du prédicat, c’est à dire l’existence effective de l’essoufflement dans le coureur. Cela n’a rien d’“auxiliaire” ! Sans cette affirmation d’inhérence, l’essoufflement demeurerait au stade de l’idée sans référence concrète à la réalité. Il est intéressant de noter que les professeurs de français de collège ont récemment (en 2017) refusé l’entrée de la notion de prédicat dans leur discipline. Contrairement aux noms, qu’ils soient sujets ou compléments, le verbe n’aurait donc pas de fonction grammaticale. Cet “oubli du verbe” est révélateur du contexte nominaliste de la grammaire, qui ne se soucie pas de la réalité extérieure. C’est par le verbe attribué à un sujet, en effet, qu’on exprime l’existence réelle, substantielle c’est-à-dire l’existence par soi, ou accidentelle, c’est-à-dire l’inhérence en autrui.

24 *Métaphysique*, L 9, ch. 6, 1048a32.

25 L I, l 5, n° 73.

26 Notamment : *Commentaire de la Métaphysique*, L 5, l 2, n° 775.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

refusant de le traduire, comme un terme mystérieux et impénétrable ; une sorte d'idole. Ils le chosifient donc, comme “la marche” chosifie l'action de marcher. Ils ont aussi voulu réduire la forme conjuguée “est” à l'état de simple copule dépourvue de sens propre. Le “verbe” être avait désormais disparu en tant que verbe, de leur champ de réflexion²⁷.

D'une manière générale, le verbe est le grand banni de la logique contemporaine²⁸. On ne peut reprocher à la science mathématique de faire abstraction du mouvement et de la durée, car telle est la nature de son objet. Ce faisant, cette discipline ignore l'action et la passion, mais ne connaît que les nombres, les étendues, et leurs relations quantitatives. La notion même d'“opération” mathématique ne peut revêtir qu'un sens dérivé. Que la logique mathématique fasse de même est tout à fait cohérent tant qu'elle reste appliquée à son domaine. Mais le rêve d'une *mathesis univesalis* applicable à tout ce qui existe, en remplacement de la logique aristotélicienne ne peut conduire qu'à un appauvrissement sévère de la fécondité intellectuelle.

En supprimant le verbe, donc l'action et la passion ainsi que la causalité et l'inhérence, au profit d'entités abstraites et de relations immuables, la logique mathématique se cantonne, en effet, à l'attribution nécessaire d'une donnée parfaitement définie à une autre de même nature, suivant une fonction stable. Son univocité ignore par conséquent les arcanes de l'analogie et de la causalité universelle ; elle ne connaît que deux prédicats, la quantité et la relation. De ce fait, elle ne peut entrer dans la relation d'universalité, où “homme”, par exemple, est à la fois élément de l'ensemble “animal” (pour reprendre une terminologie de logique mathématique), mais forme lui aussi un ensemble dont animal est à son tour élément. Elle atomise littéralement la continuité du mouvement en cours de déroulement, en le réduisant à une succession infinie de points ou d'états immobiles. Elle rejette enfin le non-nécessaire, comme par définition, y compris dans le calcul des probabilités, dont les résultats mesurant un aléa, ne sont aucunement aléatoires. On comprend que la rigidité binaire d'un tel système d'analyse se prête parfaitement à l'informatisation, mais elle prive l'intelligence de toute la souplesse

²⁷ Etienne Gilson ou Cornelio Fabro sont très représentatifs de ce courant.

²⁸ Et même d'une logique qu'on qualifie de “classique” ou “traditionnelle”, mais qui s'est fort éloignée d'Aristote.

Composition de l'énonciation

nécessaire à son adaptation devant la complexité et l'intrication du monde qu'elle observe.

3- Le discours

La phrase est, elle-aussi, un son de voix significatif *ad placitum*, mais composée au minimum d'un nom et d'un verbe. Contrairement à eux, donc, elle reste significative dans certaines de ses parties prises isolément. Elle poursuit au moins un parmi cinq objectifs différents : formuler une demande ou un souhait, donner un ordre ou un conseil, poser une question, attirer l'attention d'un interlocuteur, ou enfin exprimer un jugement.

On remarque cependant que les quatre premières espèces de discours sont destinées à faire connaître une volonté, alors que la cinquième – l'expression d'un jugement – formule une connaissance. La demande "voulez-vous creuser ce trou ?", par exemple, ou le souhait "j'aimerais que vous creusiez ce trou", ou de même l'ordre "creusez ce trou" et le conseil "vous auriez intérêt à creuser ce trou", ou encore l'interpellation "vous, qui creusez ce trou !" expriment la volonté de l'orateur et appellent à une réaction de l'interlocuteur ; même la question "faut-il creuser ce trou ?" demande de son côté, une réponse verbale, mais demeure un acte volontaire de la part du demandeur. Seul donc, le discours exprimant un jugement, comme "creuser ce trou est utile", notifie le contenu de l'intelligence sans aucune intervention de la volonté, car il n'appelle de lui-même aucune action ni réponse.

C'est donc cette dernière espèce de discours, nommée "énonciation" qui retient le logicien, car seule elle énonce le vrai ou le faux.

4- L'énonciation

L'énonciation est un discours ayant pour finalité d'exprimer les conceptions complexes de l'intelligence, où résident le vrai et le faux. La vérité ou la fausseté du discours est le signe de la vérité ou de la fausseté dans l'intelligence. Or l'intelligence est dans le vrai lorsqu'elle conçoit les choses telles qu'elles sont, et dans l'erreur dans le cas contraire. L'être des réalités extérieures est donc la cause de la vérité dans l'intelligence. Autrement dit, le vrai est à proprement parlé dans l'intelligence, il n'est dans les choses que parce que ces dernières en sont la cause.

Sous sa forme simple et unifiée, l'énonciation se présente d'abord comme une affirmation, puis comme une négation. L'affirmation est de

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

construction plus simple que la négation, car cette dernière ajoute une particule négative à la première ; elle est plus directe car la composition intellectuelle qu'elle énonce précède la division exprimée par la négation ; elle est antérieure dans la nature des choses, car elle exprime l'être, alors que la négation dit un non-être ; or le non-être ne peut se concevoir qu'en relation avec l'être, alors que l'inverse n'est pas vrai.

Divisions de l'énonciation

Thomas d'Aquin, à la suite d'Aristote, procède à une série de divisions de l'énonciation selon cinq critères²⁹ :

- 1- Selon l'unité : l'énonciation est une purement et simplement ou une par conjonction.
- 2- Selon la qualité : l'énonciation est affirmative ou négative.
- 3- Selon la quantité : l'énonciation est soit universelle, soit partielle³⁰, soit singulière, soit indéfinie.
- 4- Selon le temps : l'énonciation est au présent, au passé ou au futur
- 5- Selon la matière : l'énonciation est dite être en matière nécessaire ou naturelle, en matière impossible ou incohérente, ou encore en matière possible ou contingente.

Il y a un ordre au sein de ces divisions. L'énonciation selon la qualité s'intègre au sein de celle selon l'unité ; affirmation et négation divisent l'énonciation simple comme l'énonciation une par conjonction. La division selon la quantité est une subdivision de l'affirmation ou de la négation. La division selon le temps s'intègre à la précédente, et de même la division selon la matière à celle selon le temps.

1- Division selon l'unité

L'énonciation est ou bien absolument une, n'attribuant qu'un seul prédicat à un seul sujet, ou bien elle est une par conjonction, attribuant plusieurs prédicats conjoints à un même sujet³¹. La conjonction exprime le lien entre deux prédicats (ou plus) attribués à un même sujet, et dont l'absence marquerait la pluralité. À ce propos, Aristote rappelle que « animal marcheur bipède est une certaine unité sans pluralité », car

²⁹ L I, I 13, n°165-166.

³⁰ Le terme latin *particularis* est généralement rendu par "particulier, -ère". C'est un bon exemple de traduction paresseuse. Ce mot "particulier" a pris en français des sens assez éloignés du décalque latin. Il est synonyme soit d'individuel ou singulier, comme "un particulier", soit d'insolite et inhabituel, comme "des amitiés particulières". Précisément ce que ne veut pas dire le terme latin qui signifie petite partie ou subdivision au sein d'un cas général. D'ailleurs, le mot "singulier" peut aussi avoir ce dernier sens d'insolite, lorsqu'on parle d'une "personne singulière". Nous retiendrons donc "partiel, -elle" pour *particularis*, et garderons à "singulier" le sens d'individuel, qui est sa signification première. Nous n'utiliserons pas le terme "particulier" dans ce contexte.

³¹ L I, I 8, n° 100.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

l'unité absolue de sens n'est pas altérée par la succession des termes pour la formuler.

Les énonciations sont plurielles ou bien parce qu'elles expriment plusieurs choses et non une – ce qui s'oppose au premier type d'unité – ou bien parce qu'elles sont prononcées sans conjonction, et elles s'opposent au second type d'unité.

Nous pouvons donc retenir trois sortes d'énonciations : 1- l'une est purement une parce qu'elle n'a qu'un seul sens ; c'est l'association simple d'un sujet et d'un verbe, comme "le cheval court le *Prix de l'Arc de Triomphe*". 2- Une autre est plurielle dans l'absolu, car elle a plusieurs significations, mais reste unifiée par un aspect, celui de l'unité de conjonction, comme "le cheval court et saute dans une épreuve de jumping", ou bien "le cheval et la jument gambadent ensemble". 3- D'autres sont plurielles purement et simplement car elles n'ont d'unité ni de signification ni de conjonction comme "les chevaux courent, les spectateurs se rafraichissent". Aristote cite néanmoins une quatrième sorte : l'énonciation qui a plusieurs sens tout en restant une et simple dans la formulation, lorsqu'un terme est sujet à polysémie, comme "l'homme observe le chien" ; s'agit-il alors du chasseur qui observe son fidèle animal, ou de l'astrologue qui observe une constellation ?

L'enjeu est d'importance, car devant une problématique à résoudre, la première démarche consiste à se demander si nous sommes bien en face d'une question unique ou de plusieurs ; et dans ce dernier cas, ces questions sont-elles liées (par une conjonction) ou non. Si elles ne le sont pas, nous avons autant de problèmes hétérogènes que d'énonciations distinctes. Il faut alors récuser l'ensemble, ou bien choisir un seul parmi les sujets proposés.

2- Division selon la qualité ; la contradiction

L'autre division partage l'énonciation une entre affirmation et négation. Une telle division convient en premier à l'énonciation simple, et par voie de conséquence à l'énonciation composée. L'affirmation est un son de voix signifiant ce qu'est quelque chose, et la négation, ce que n'est pas cette chose. Nous avons vu plus haut l'antériorité de l'affirmation.

Affirmation et négation s'opposent de façon contradictoire, lorsqu'on reconnaît en elles les critères requis. Pour constituer une contradiction, il faut, en effet, que : 1- L'affirmation et la négation concernent le même

Divisions de l'énonciation

prédicat. Si l'on dit "Platon court, non, Platon ne discute pas", il n'y a pas de contradiction. 2- Le prédicat doit s'attribuer au même sujet. Dans "Socrate court, non, Platon ne court pas", il n'y a pas non plus de contradiction. 3- L'identité du sujet et celle du prédicat doivent être non seulement de nom, mais en outre fondée dans la réalité. L'unicité de nom ne suffit pas si elle recouvre une diversité de choses, produisant l'équivocité comme dans : "le chien est un animal domestique qui aboie, non, le chien est une constellation annonciatrice des beaux jours".

Il n'y aura pas non plus contradiction si la négation ne nie pas entièrement ce qu'a soutenu l'affirmation ; si l'on dit, par exemple : "l'éthiopien est blanc (des dents), non, il n'est pas blanc (des pieds)", ou "Socrate court (lentement), non, il ne se déplace pas (rapidement)", ou "il pleut (en Normandie), non, il ne pleut pas (en Italie)", ou enfin "dix hommes sont beaucoup (pour une maison), non, ils sont peu (pour un match de foot)".

La notion de contradiction est essentielle à la finalité du *Traité de l'Interprétation*. Seul ce type d'opposition permet, en effet, de garantir qu'un de ses membres est nécessairement vrai et l'autre nécessairement faux³². En effet, une opposition entre contraires comme "le cygne est blanc, non, le cygne est noir", néglige l'ensemble des intermédiaires possibles qui font qu'un cygne peut n'être ni vraiment blanc, ni vraiment noir. Une telle alternative ne se prête aucunement à une conclusion définitive en un sens ou un autre. Ce n'est donc pas une problématique exploitable. Tous les développements ultérieurs jusqu'à la fin du chapitre 14, vont vouloir vérifier dans quelle mesure les formes simples ou complexes d'énonciations s'opposent de façon contradictoire ou non.

On pourrait pourtant croire qu'à une affirmative s'opposent contradictoirement deux négatives ; à la phrase "tout cygne est blanc" s'opposeraient à la fois les négatives "aucun cygne n'est blanc" et "quelques cygnes ne sont pas blancs". Mais, sera véritablement dite contradictoire la négative qui ne fait qu'annuler le propos de l'affirmative, sans rien ajouter de son propre fonds. Or, seule la proposition "quelques cygnes ne sont pas blancs" nie l'affirmative sans apporter d'autre précision. L'autre – "aucun cygne n'est blanc" – non seulement nie l'universalité de la première, mais ajoute le rejet de la

³² L I, I 12, n° 159.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

partielle “quelques cygnes sont blancs”. Il devient donc évident qu’à une affirmation ne s’oppose contradictoirement qu’une seule négation

Selon les critères énoncés plus haut, en effet, la négation s’oppose à l’affirmation qui affirme la même chose à propos d’un même sujet. Elle doit nier ce prédicat que l’affirmation affirme, et pour le même sujet, que celui-ci soit un singulier ou un universel, pris universellement ou non, et dans les mêmes circonstances. Or, cela ne peut se faire que d’une seule façon : lorsque la négation nie tout ce que l’affirmation énonce, et n’ajoute rien d’autre.

3- Division selon la quantité ; l’universalité

La division selon la quantité s’intègre à la précédente. Elle complexifie cette opposition en affectant le sujet de l’énonciation. Ce dernier est un nom destiné à désigner une réalité, mais à travers une conception mentale. Or, de Napoléon, par exemple, l’intelligence peut vouloir circonscrire son intérêt à ce qu’il a de singulier parmi les hommes et leur Histoire, ou bien au contraire, considérer en lui l’humanité qu’il partage avec le reste de ses congénères. Un nom désignant une considération concrète de l’intelligence, comme “le petit caporal”, est un singulier ; celui qui exprime une conception commune, comme “l’être humain” est un universel.

Il est possible d’énoncer quelque chose au sujet d’un universel de quatre façons : 1- En considérant sa nature d’être de raison, comme par exemple, “homme est un prédicable” ou “ est une espèce”. 2- En s’arrêtant à la nature réelle qu’il désigne dans l’absolu, comme “l’homme est la plus digne des créatures”. 3- En sa qualité d’universel présent en chaque singulier, comme “un homme est capable de rire”. 4- Si l’on ne retient que le singulier dans lequel il est présent : “cet homme marche”³³.

³³ L I, l 110, n° 126 à 131. Comme l’a parfaitement montré Gauthier, dans la préface de son édition de *l’Expositio libri peryermenias*, Edition Léonine révisée de 1989, p 55, saint Thomas donne ici sa vision d’un chapitre de la logique qu’il a délibérément ignoré bien qu’il y fût formé, et qui est d’ailleurs absent chez Aristote : la théorie de la *Supposition*. Saint Thomas y fait référence exclusivement dans les questions théologiques de la Trinité et de l’Incarnation, où le *suppôt* singulier a valeur d’universel ; la réflexion prend alors un tour particulièrement original, on le comprend. Nulle part ailleurs dans toute son œuvre, il ne fait allusion à cette théorie. Sans doute lui paraissait-elle peu assurée. Dans un passage précédent du livre que nous avons sous la main, il critiquait implicitement ce que cette théorie appelait “supposition matérielle” (et quelque chose comme “autouréférence” dans la logique actuelle), au n° 57 de la leçon 5 : « *Le verbe à un mode*

Divisions de l'énonciation

Pour caractériser le mode d'attributions à un universel, on se sert d'adjectifs indéfinis qui permettent de repérer le type de prédication. Quelque chose est parfois attribué à l'universel en raison de sa nature même d'universel ; on dit alors qu'il est prédiqué de lui universellement parce que l'attribut convient à la totalité des spécimens en lesquels on l'observe. Pour indiquer ce fait, on emploie le mot "tout" (ou "aucun" pour nier universellement) ; il désigne l'attribution (ou le refus) du prédicat au sujet universel pour l'intégralité des éléments contenus en lui.

Mais parfois, on attribue quelque chose à l'universel (ou on le lui refuse) en raison d'une partie, et pour désigner cela, dans les affirmatives, on a choisi l'adjectif indéfini "quelques" ou "certains", pour préciser une attribution du prédicat au sujet universel en raison de cette part.

Nous aurons donc trois genres d'affirmations pour attribuer quelque chose à un universel : La première attribue universellement un prédicat à un universel, comme "tout homme est animal" ; la seconde attribue partiellement un prédicat à un universel, comme "certains hommes sont blancs" ; la troisième, enfin, attribue un prédicat à un universel sans précision d'universalité ou de partie, comme "l'homme est un loup pour l'homme" ; ce type d'énonciation est habituellement appelée "indéfinie".

4- Division selon le temps ; les futurs contingents

La division selon le temps ne concerne plus le sujet, comme la précédente, mais le verbe, dont la conjugaison exprime le rapport au temps. Une énonciation peut connoter le présent, le passé ou le futur. Dans le cas du présent, comme dans celui du passé, la chose nommée par le sujet de la proposition, est ou a été dans la réalité, le siège d'inhérence

*conjugué semble parfois être pris pour sujet, comme dans "je cours est un verbe". Mais dans une telle phrase, précisons-le, le verbe "je cours" n'est pas formellement retenu en raison de sa signification réelle, mais parce qu'il concrétise matériellement l'objet d'une considération, celle du son de voix significatif ». Selon la théorie de la Supposition, au contraire, un sujet est toujours formellement retenu pour sa signification unique, quelle que soit la façon dont nous le concrétisons. Dans un autre passage, encore, au n° 161 de la leçon 12, il revient sur cette question sous-entendue : « Si tel est le prédicat attribué à la chose [à savoir les pierres et le bois dont est bâtie une maison], l'unité d'énonciation demande que les plusieurs signifiés par lui concourent à l'unité selon l'un des modes évoqués. La seule unité de vocable ne suffira donc pas. Si en revanche, c'est au vocable que le prédicat renvoie, comme "chien est un nom", l'unité du son de voix suffira ». Autrement dit, à nouveau, dans ce dernier type de prédication qualifiée de "matérielle" ou "autoréférente", la signification réelle du nom n'a aucune importance. Ceci confirme que la théorie de la Supposition sévit en contexte nominaliste et non réaliste. Nous renvoyons à l'introduction de notre traduction du *Commentaire des Seconds Analytiques*, L'Harmattan, 2014.*

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

de l'accident attribué comme prédicat dans cette même proposition (ou n'est pas ou n'a pas été, si la proposition est fausse). Autrement dit, la vérité d'une affirmation, qui est conformité de l'intelligence à ce qui est, est assurément fixée puisque l'être est ou a déjà été. Il n'en va pas de même du futur en matière contingente, qui n'est pas encore, et peut-être sera ou ne sera pas. Il est impossible, en effet, de dire aujourd'hui qu'un des deux interlocuteurs opposés a dès maintenant raison en affirmant ou en niant l'effectivité d'un événement contingent à venir.

Ce thème, traditionnellement appelé "problématique des futurs contingents" fait partie des grands classiques de l'œuvre du Stagirite et fut abondamment commenté dans toute l'histoire de la philosophie (et le sera encore sans doute – mais c'est un futur contingent !) Il est comme un préambule au traité des énonciations modales abordé aux chapitres 12 et 13, et commenté avec brio par le cardinal Cajetan.

Par exemple, dans le débat : "La troisième guerre mondiale a lieu maintenant / non, la troisième guerre mondiale n'a pas lieu", de même que dans cet autre : "La troisième guerre mondiale a eu lieu naguère / non, la troisième guerre mondiale n'a pas eu lieu", nous savons avec assurance que même si nous ignorons qui a raison et qui a tort, l'un des deux interlocuteurs est dans le vrai, et ceci déterminément quel que soit le succès ou l'échec de nos investigations et interventions pour savoir la vérité, puisque l'être de cet événement s'est déjà produit ou est en train de se produire dans le monde extérieur. La proposition véridique est donc d'ores et déjà fixée pour l'éternité, même si personne ne sait quelle elle est. Il en est de même de l'erreur.

Mais il en va autrement pour cet autre débat : "La troisième guerre mondiale aura lieu prochainement / non, la troisième guerre mondiale n'aura pas lieu". Certes, le problème tel qu'il est posé dans sa rigueur logique de contradiction, implique que l'une des propositions soit vraie, et l'autre fausse ; certes, l'avenir montrera "prochainement" que l'un des deux interlocuteurs avait eu raison à l'époque où il avait prononcé son verdict, et l'autre tort. Mais aujourd'hui où cette guerre n'a pas encore eu lieu, et où l'un et l'autre se prononcent pour le futur, il est impossible de soutenir que l'un des deux est d'ores et déjà assurément dans le vrai et l'autre dans l'erreur, car il n'y a aucune nécessité absolue à ce que la troisième guerre mondiale se produise prochainement ou ne se produise pas, même si l'une des éventualités paraît plus probable que l'autre.

Divisions de l'énonciation

Le caractère contingent de cet événement fait précisément qu'il pourra être ou pourra ne pas être dans le futur ; or, la vérité est la conformité de l'intelligence à l'être. Si donc, l'intelligence conçoit qu'un événement futur dont l'être est contingent doive nécessairement se réaliser, c'est à dire ne pas pouvoir ne pas être, elle est alors dans l'erreur, car elle ne pense pas l'être tel qu'il est. Ceci même au cas où l'événement en question finit par se produire tel qu'il avait été anticipé. Aristote écrit :

« C'est bien là ce qui se passe pour les êtres qui n'existent pas toujours ou qui ne sont pas toujours non-existants. Il faut alors nécessairement que l'une des deux propositions contradictoires soit vraie et l'autre fausse, mais ce n'est pas forcément celle-ci plutôt que celle-là : en fait, c'est n'importe laquelle, et, bien que l'une soit vraisemblablement plus vraie que l'autre, elle n'est pour le moment ni vraie ni fausse »³⁴.

On comprend que s'il en avait été autrement, alors tout ce qui a été dit dans le passé au sujet du futur, et même d'un futur déjà réalisé aujourd'hui, aurait déjà été nécessairement vrai ou nécessairement faux à l'époque où cela avait été dit. Par conséquent, tout ce qui est advenu dans l'Univers, tout ce qui lui advient et tout ce qui lui adviendra, s'est fait, se fait et se fera en toute nécessité, et plus aucune contingence n'existe dans la nature ni dans les actes humains. Aristote rejette donc le destin ainsi que le déterminisme universel, au nom de la contingence de l'être.

C'est l'occasion, pour saint Thomas, de se livrer à une longue méditation sur le rôle de la Providence divine dans les circonstances qui affectent l'Histoire de l'Univers et des hommes³⁵. Il parvient à cette affirmation que Dieu a voulu le nécessaire comme nécessaire et le contingent comme contingent. Thomas pose donc une conclusion dans le plus pur esprit dionysien : Dieu est au-dessus du nécessaire et du contingent. Complète-t-il alors la pensée d'Aristote, ou devons-nous dire qu'il la corrige, voire la corrompt pour la rendre compatible avec les articles de la foi catholique ? Le jugement est délicat.

D'un côté, on ne trouve trace de la Providence nulle part où Aristote aborde la question de la contingence et du destin, notamment lorsqu'il

³⁴ Ch. 9, 19a35 – 40.

³⁵ L I, l 14, n° 190 à 197.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

traite du hasard dans l'Univers et les actes humains³⁶. Mais d'un autre côté, Thomas d'Aquin, loin de reprocher au Stagirite une quelconque erreur de pensée (ce dont il ne se gêne aucunement, et parfois même avec violence, pour d'autres auteurs), reste au contraire dans le cadre strict des principes de la pensée aristotélicienne pour la prolonger jusqu'à la présence active de la Providence au sein même de la contingence.

Certains, notamment parmi les néothomistes du 20^e siècle, considèrent qu'à l'image de son maître Albert le Grand (mais sans jamais le dire, alors qu'Albert le déclare à plusieurs reprises), Thomas se limiterait strictement à expliciter la pensée du Stagirite et se refuserait à faire interférer ses propres vues avec les commentaires qu'il donne. Selon eux, la philosophie personnelle de Thomas d'Aquin va bien au-delà, et s'exprime véritablement ailleurs, principalement dans les différentes sommes théologiques ainsi que dans les commentaires des néo-platoniciens comme Denys ou Proclus (via le *Livre des causes*) ; également dans cette œuvre de jeunesse *De l'être et de l'essence* très prisée par eux.

Pour d'autres, au contraire, dont les aristotéliciens puristes, disciples plus ou moins fidèles d'Heidegger, saint Thomas s'est confectionné un Aristote bien à lui, afin de le rendre présentable pour la foi chrétienne, mais très éloigné de l'authentique pensée d'origine. Ils rejettent ces commentaires, qualifiés avec mépris "de scolastique chrétienne", au nom d'une soi-disant authenticité aristotélicienne, qui n'est autre, en vérité, qu'une "néoscholastique heideggérienne" si prégnante qu'ils en ont perdu la conscience. Une sorte de sabir plus obscur encore si cela était possible³⁷.

Mais ni l'une ni l'autre position ne paraît satisfaisante. Beaucoup d'aristotéliciens non-thomistes contemporains reconnaissent que les commentaires de Thomas sont d'une grande fidélité et surtout d'une grande clarté, même si l'auteur ne représente à leurs yeux qu'un disciple parmi de nombreux autres (et d'ailleurs souvent dépendant de certains prédécesseurs, comme Ammonios et Boèce pour le traité que nous avons en main), et qu'il n'a de valeur que s'il conduit finalement à Aristote sans vouloir le remplacer.

À l'opposé, quiconque a fréquenté quelque peu Thomas d'Aquin ressent intimement que jamais il ne se serait limité à une simple

³⁶ *Physiques*, L 2, ch. 4 et 5.

³⁷ Pour s'en convaincre, lire la quatrième de couverture et la traduction de la *Métaphysique* d'Aristote par Bernard Sichère. Edit. Pocket, coll. Agora, Paris, 2007.

Divisions de l'énonciation

philologie historique d'Aristote. D'ailleurs, pourquoi cet auteur plutôt qu'un autre ? Il s'est mis, en effet, assez tardivement à le commenter, et au milieu d'une multitude de préoccupations en tout genre, comme en témoigne son adresse au destinataire de l'ouvrage qui nous intéresse. Il poursuit cette activité jusqu'à son dernier souffle afin de commenter, si possible, "tout Aristote", comme plusieurs, dont Boèce et Albert le Grand, en avaient eu le projet avant lui.

Son but n'était donc pas seulement de développer les propos d'Aristote, mais de manifester en quoi il avait raison et était dans le vrai, ce qui est une perspective tout à fait différente de la simple explication de texte, et combien plus philosophique. Aristote est à ses yeux "le Philosophe", et lui seul lui parut digne de ce titre. C'est pourquoi il est permis de penser que la philosophie de Thomas d'Aquin est tout entière forgée à l'aristotélisme, dans ses œuvres personnelles tant philosophiques que théologiques, y compris d'ailleurs dans ses commentaires d'auteurs néo-platoniciens.

Toute tentative d'extraction d'une philosophie sous-jacente, qui serait propre à Thomas et éloignée d'Aristote, et qui sommeillerait cachée ailleurs que dans les commentaires aristotéliens, ressemblerait davantage à une séance de psychanalyse de l'inconscient du maître dominicain qu'à une thèse sérieusement argumentée. Certains néothomistes s'étant livrés à cet exercice le reconnaissent d'ailleurs candidement³⁸.

Disons donc que par ses commentaires, Thomas recherche en Aristote l'expression de la vérité philosophique, et ne s'intéresse à cet auteur que dans ce but. Affirmons qu'à ses yeux, comme aux yeux de beaucoup d'autres avant lui, elle y est présente de façon incomparablement supérieure aux autres auteurs qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi. Ajoutons qu'il y adhère fermement, et veut satisfaire à sa vocation de Frère Prêcheur en l'explicitant de la façon la plus complète et la plus fidèle possible. Maintenons qu'il n'a aucune "philosophie cachée différente" qu'il distillerait de façon obscure ailleurs, laissant le soin à des disciples initiés de reconstituer le puzzle. Rien de plus contraire à l'esprit même de Thomas d'Aquin. Les commentaires d'Aristote sont l'entier de son enseignement

³⁸ « Le langage de Thomas n'est pas à la hauteur de sa saisie métaphysique de l'être ... La solution apportée à la question [*de la différence entre être et essence*] demeure sur le plan de l'expression particulièrement déficiente et témoigne d'une certaine inconséquence avec la conception thomiste de l'être » André Léonard, *Métaphysique de l'être*, Editions du Cerf, Paris, 2006.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

philosophique, et ne doutons pas que s'il avait adhéré à quelque thèse incompatible, il l'aurait assurément exprimée et justifiée alors.

Par conséquent, un passage comme celui évoqué est hautement symbolique de la façon dont Thomas d'Aquin se permet de dépasser Aristote tout en s'appuyant sur les principes mêmes du Philosophe. À la fois fidélité et liberté. C'est ici le cas pour la Providence ; il le fera tout autant à propos de la Création du monde, ou au sujet du Verbe, deuxième personne de la Trinité, ou encore de la liberté humaine, de la connaissance en Dieu, etc. Partout où la pensée d'Aristote se montre courte devant les articles de la foi chrétienne ou bien lorsqu'elle prête à certaines interprétations contradictoires selon les lecteurs, comme la question de l'unicité personnelle de l'intellect, saint Thomas s'autorise à développer ce qui n'est pas présent chez Aristote en montrant que les conclusions qu'il tire sont conformes aux principes aristotéliens.

5- Division selon la matière ; les énonciations modales

Le traité des propositions modales est très redouté parmi les apprentis logiciens. Il faut reconnaître que Cajetan déploie une très grande maîtrise dans ce commentaire d'Aristote, et conduit le lecteur avec sûreté à travers un dédale de réflexions du Stagirite. Ici plus qu'ailleurs vaut la remarque "Aristote a trempé sa plume à l'encre de son esprit"³⁹, tant son expression est ramassée et elliptique.

Une énonciation dite "modale" diffère de l'énonciation directe en ce qu'elle précise la nature du lien entre le sujet et le prédicat. La phrase "la troisième guerre mondiale commencera vendredi" est une énonciation directe tandis que "il est possible que la troisième guerre mondiale commence vendredi" est une proposition modale qui précise la nature du lien d'attribution du prédicat au sujet ; dans l'exemple, ce lien entre la guerre et la date est possible. Aristote énumère six types de modalités :

- Il est vrai que la troisième guerre mondiale commence vendredi.
- Il est faux que la troisième guerre mondiale commence vendredi.
- Il est possible que la troisième guerre mondiale commence vendredi.
- Il est impossible que la troisième guerre mondiale commence vendredi.
- Il est nécessaire que la troisième guerre mondiale commence vendredi.
- Il est contingent que la troisième guerre mondiale commence vendredi.

³⁹ Cassiodore.

Divisions de l'énonciation

Les deux premiers types, cependant, n'apportent rien de plus que l'énonciation directe, qui est déjà en soi vraie ou fausse. Ce serait redondant de le préciser, sauf à vouloir insister pour une raison quelconque. Le discours changerait alors d'espèce pour autre chose qu'une énonciation ; une exhortation ou un conseil ... c'est pourquoi l'étude se limite aux quatre types suivants.

Il peut ensuite paraître utile de préciser la différence entre possible et contingent. Celle-ci n'est pas très forte, car tout ce qui est possible est contingent et vice versa, au point qu'il arrive souvent qu'on emploie un terme pour l'autre. En toute rigueur, possible signifie "ce qui n'est pas encore mais peut être", alors que contingent veut plutôt dire "ce qui est déjà mais peut ne plus être".

Il y a, en effet, une opposition radicale entre l'être nécessaire et l'être non-nécessaire. Le premier ne peut pas ne pas être, c'est-à-dire qu'il ne peut ni commencer, ni finir ; tandis que le second au contraire doit pouvoir être et ne pas être, commencer et finir, sinon, il serait nécessaire ; l'être non-nécessaire est donc possible et contingent. De sorte que ce qui était possible devient contingent en venant à être, car il pourra ne plus être ; et parallèlement ce qui est contingent car il peut disparaître, a été possible avant d'être. Ainsi, tout ce qui est possible est contingent dès qu'il est, et tout ce qui est contingent fut possible avant d'être. Encore une fois, il s'agit là d'une distinction assez lâche, mais qui s'avère utile pour le balancement de certains tableaux de propositions.

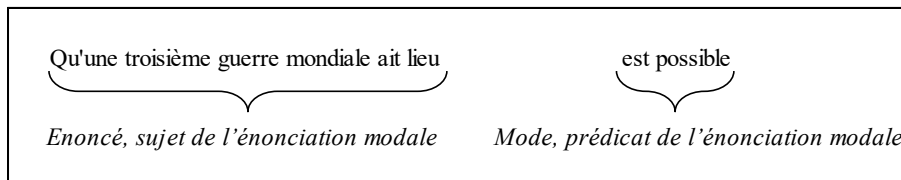
Le fil rouge du *Traité de l'Interprétation* reprend de l'actualité : quelle est l'opposition de contradiction entre propositions modales ? Quelle contradictoire s'oppose à "Il est possible que la troisième guerre mondiale commence vendredi" ? Est-ce "Il est impossible que la troisième guerre mondiale commence vendredi" ? ou "Il est possible que la troisième guerre mondiale ne commence pas vendredi" ? ou "Il est nécessaire que la troisième guerre mondiale ne commence pas vendredi" ?, etc.

Cajetan énonce en réponse une règle de base : « Quelle que soit la phrase, l'énoncé exprimant être ou ne pas être doit être sujet de la modale, et la négation ou l'affirmation – autrement dit l'opposition de contradiction – doit s'accoler uniquement au même mode sans changement. Pour qu'il y

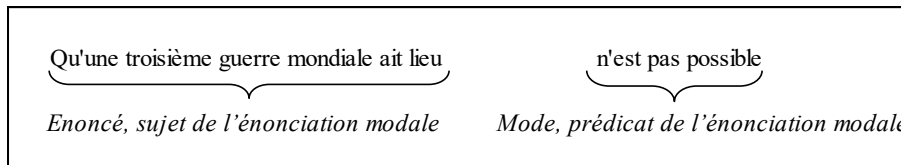
Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

ait contradiction on doit, en effet, nier exactement le mode qui fut d'abord affirmé ».⁴⁰

Pour mieux comprendre, rappelons qu'«énonciation modale» désigne l'ensemble de la phrase «il est possible qu'une troisième guerre mondiale ait lieu». Appelons «énoncé» le membre qui exprime la réalité de l'être : «qu'une troisième guerre mondiale ait lieu» ; c'est donc lui qui est sujet de l'énonciation modale. Et appelons «mode» le membre qui exprime la nature du lien entre sujet et prédicat : «est possible», qui est le prédicat de l'énonciation modale. On aura alors avantage à reformuler cette énonciation modale de la façon suivante, pour en préparer l'analyse :



On retrouve ainsi les réflexes grammaticaux familiers où le sujet est le plus souvent placé avant le verbe et les compléments, ce qui facilite la lecture. De sorte que la contradictoire se découvre aisément en suivant la règle fondamentale de l'opposition de contradiction : nier le prédicat c'est-à-dire, dans le cas d'une énonciation modale, nier le mode :



Par conséquent, la vraie contradictoire de «Il est possible qu'une troisième guerre mondiale ait lieu» est cette seconde proposition «Il n'est pas possible qu'une troisième guerre mondiale ait lieu» où le mode est seulement nié et l'énoncé inchangé, et non pas cette troisième «il est possible qu'une troisième guerre mondiale n'ait pas lieu» où c'est l'énoncé sujet qui est nié, ni cette quatrième «il est impossible qu'une troisième guerre mondiale ait lieu». La première et la troisième énonciation sont vraies (ou fausses) ensemble, alors que ce n'est pas le

⁴⁰ L II, 19, n° 308.

Divisions de l'énonciation

cas de la première avec la seconde, quant à la quatrième, elle ne se contente pas de nier, mais ajoute un changement de mode.

Autre thème important de ce chapitre : la “consécution des modales”. Ainsi, par exemple, s’il est possible d’être, alors, il est contingent d’être, nous l’avons vu. Mais s’il est contingent d’être, alors, il n’est pas impossible d’être, puisque la contingence suppose l’existence effective. Et finalement, s’il n’est pas impossible d’être, il n’est pas nécessaire de ne pas être, car – et l’on boucle ainsi le processus – s’il était nécessaire de ne pas être, il ne serait pas possible d’être, contrairement à la proposition de départ. Aristote se livre ainsi à toute une série de consécutives, schématisées en quatre tableaux de quatre propositions⁴¹. Ce qui donne : possible d’être => contingent d’être => non-impossible d’être => non-nécessaire de non-être, etc.

À cette occasion, Cajetan développe les propos d’Aristote sur l’équivocité de la notion de “possible”. Le problème est le suivant : d’un côté, nous pouvons affirmer que si la troisième guerre mondiale est seulement possible, c’est qu’elle ne se produira pas nécessairement ; mais d’un autre, nous pouvons aussi dire que si cette guerre doit nécessairement éclater, c’est qu’elle est possible, car si elle ne l’était pas, elle ne pourrait pas avoir lieu et ne serait donc pas nécessaire, mais impossible. Donc nous parvenons à ce paradoxe que d’une part, ce qui est possible est obligatoirement non-nécessaire, mais de l’autre, ce qui est nécessaire est obligatoirement possible.

Cajetan résout le dilemme de la façon suivante : « Possible reçoit deux significations. Son sens général le place au-dessus du nécessaire et du contingent ambivalent, comme animal au-dessus de bœuf et d’homme. En ce sens, possible n’est pas suivi de non-nécessaire, de même que non-homme ne fait pas suite à animal. En un autre sens, possible est un cas particulier du possible général, et signifie possible ou contingent ambivalent, qui peut être et ne pas être ; dans ce cas, possible est suivi de non-nécessaire. Ce qui peut être et ne pas être, il lui est, en effet, non-nécessaire d’être et non-nécessaire de non-être »⁴².

Pour justifier cette différence de sens, Cajetan rattache son explication à la conception aristotélicienne de la puissance, exprimée notamment en

⁴¹ L II, l 10, n° 326.

⁴² L II, l 10, n° 320.

Guide de lecture du Traité de l'Interprétation

*Métaphysique*⁴³. Au sens premier, puissance désigne les capacités naturelles et rationnelles à produire ou à subir tel effet. Ces puissances résultent donc d'une aptitude constitutive d'action ou de subissement ; elles sont puissances en raison de la nature de leur sujet propre. Ainsi la capacité de voir, de courir ou d'être chauffé. En un second sens dégradé, on appelle puissance les puissances logique et mathématique. Est puissance mathématique la réplique d'un segment de droite pour former un carré. Est puissance logique la capacité de deux termes non-contradictaires à engendrer une énonciation. « C'est cette même puissance logique qui permet de dire qu'une réalité est possible pour la raison qu'elle est », ajoute Cajetan.

Est possible en ce dernier sens logique tout être qui est, qu'il soit nécessaire et immobile ou meuble et contingent. Dieu, s'il est, est possible bien qu'il ne soit pas contingent, mais nécessaire. Mais au premier sens, dit physique, n'est possible que l'acte d'un être naturel changeant et corruptible, dont la nature se développe en un complexe de capacités actives et passives propres à son espèce qui tend à produire ou subir cet acte. L'équivocité entre les deux réside dans le fait que la puissance physique résulte de tendances constitutives de la nature, alors que la puissance logique en est dépourvue. C'est pourquoi la puissance physique est observable *a priori*, tandis que la puissance logique ne se constate qu'*a posteriori*. Tout être – Dieu ou Jules César – n'est dit possible que s'il est (ou a été) d'ores et déjà, tandis que l'homme est dit pouvoir marcher alors même qu'il ne marche pas encore et que peut-être il ne marchera jamais.

* *
*
*

Nous achevons ici notre présentation du *Traité de l'Interprétation*, et de son *Commentaire* par Thomas d'Aquin et Cajetan. Redisons-le, tout n'a pas été dit, ni même évoqué, loin de là. Nous nous sommes arrêtés à quelques thèmes qui, nous a-t-il semblé, méritaient d'être mis en valeur, soit qu'ils ne l'avaient pas été suffisamment, comme la finalité du traité ou la liberté de Thomas d'Aquin vis-à-vis d'Aristote, soit qu'ils aient acquis une actualité nouvelle, comme la notion de verbe.

⁴³ *Métaphysique*, L V et IX.

TRAITÉ DE L'INTERPRÉTATION D'ARISTOTE

Commentaire de Thomas d'Aquin

« En écrivant son *Traité de l'Interprétation*, Aristote a trempé sa plume à l'encre de son esprit ! » L'antique remarque de Cassiodore vaut encore aujourd'hui tant la matière étudiée est complexe et le style ramassé. Aristote démonte les mécanismes du langage philosophique, aux confins de la linguistique et de la métaphysique. Il offre à cette occasion des développements fondateurs sur la formulation de la vérité, les règles de mise en contradiction, les propositions universelles, la contingence des jugements sur le futur, ou encore les redoutables énonciations modales.

S'appuyant sur ses prédécesseurs, Thomas d'Aquin en rédige un commentaire hautement structuré, reconnu comme l'un des plus explicites. Demeuré cependant inachevé, il est complété par Thomas de Vio, dit Cajetan, un des premiers grands thomistes et maître logicien. C'est de l'ensemble de ces deux parties de commentaires que nous proposons la traduction ; la seconde pour la première fois en langue française.

Guy-François DELAPORTE, auteur de plusieurs livres sur Thomas d'Aquin, a créé et anime depuis vingt ans le site internet « Grand Portail Thomas d'Aquin ». Il a entrepris en parallèle de traduire l'ensemble des traités philosophiques de Thomas d'Aquin, lesquels, à la différence de son œuvre théologique, sont pour la plupart encore inédits en français.

Quatrième opus du projet de traduction de l'ensemble de l'œuvre proprement philosophique de Thomas d'Aquin, encore largement inédite en français, le *Commentaire du Traité de l'Interprétation d'Aristote*, jette un pont entre la linguistique et la métaphysique. Thomas d'Aquin, à l'école d'Aristote, établit les règles de formulation logique de la pensée philosophique et analyse particulièrement la contradiction entre la vérité et l'erreur.

ISBN : 978-2-343-16112-9

30 €



OUVERTURE PHILOSOPHIQUE